

Le cinéma et Lovecraft

en forme de filmographie commentée.

par Jacques Van Herp

FILMS TIRÉS DE LOVECRAFT

The Haunted Palace (Le Château hanté), 1963, 86 mn.
Américain.

Metteur en scène : R. Corman.

Scénario : Charles Beaumont.

Le générique dit « d'après l'œuvre de Poe et une œuvre de H.P. Lovecraft. » En fait, il s'agit de la transposition à l'écran de *L'Affaire Charles Dexter Ward* et Poe n'a aucune part à l'entreprise. Le scénario a quelque peu élagué le roman et reculé l'action dans le temps, mais reste, dans l'ensemble très fidèle à l'auteur.

En 1965, Joseph Curwen est brûlé vif par les habitants d'Arkham, un village de la Nouvelle-Angleterre. Avant de mourir il a lancé sa malédiction sur les habitants. Et quand, cent dix ans plus tard, son arrière-petit-fils et sa femme arrivent à Arkham, ils perçoivent les traces de cette malédiction. Depuis un siècle les femmes enfantent des monstres, on en garde certains prisonniers dans des chambres verrouillées, d'autres vivent librement. Curwen va prendre possession de son petit-fils et tenter à la fois de se venger, et de ramener à la vie son ancienne maîtresse. L'incendie du château libérera Ward de la malédiction.

On retrouve bien ici l'atmosphère d'angoisse, les évocations nécroman-
ciennes ne sont pas ridicules, et l'on reconnaît Lovecraft dans ces séries
impressionnantes de salles souterraines, avec les puits où s'agitent des
larves verdâtres, avec l'autel où se célèbre un culte mystérieux tiré du
Necronomicon.

Mais l'instant le plus réussi est celui où les monstres, dans la rue, entourent
Ward et sa femme, que leur cercle se resserre et les accule. On n'oubliera
pas la jeune fille qui n'a pas d'yeux, mais uniquement deux cloques de
chair rosâtre.

Acteurs : Vincent Price, Debra Paget, Lon Chaney.

Die Monster... Die (Le Messager du Diable), 1967.

Anglais.

Metteur en scène : Daniel Heller.

Tiré de La Couleur tombée du Ciel.

Rien ou presque ne subsiste de Lovecraft. A peine l'entrée en matière, avec
l'arrivée du jeune Américain amoureux de la fille du propriétaire de
Witley Hall. Quand il évoque ce nom c'est une peur générale chez les
villageois, l'arrivée au château, isolé dans un parc abandonné, à la végé-
tation hypertrophiée et morte.

A part cela il ne reste de Lovecraft que l'idée d'une action sur les choses
et les gens, la décomposition pourrissante de la vie. Mais dans la nouvelle
c'était le fait d'un être de l'espace captif du puits et captant l'énergie
devant lui permettre de s'évader de la Terre. Dans le film, il s'agit d'un
sous-produit des expériences du savant cherchant à modifier la croissance
des animaux et des plantes.

Acteurs : Boris Karloff et Nick Adams.

FILM TIRÉ DE LOVECRAFT ET DERLETH

J'ai déjà exprimé mon opinion concernant cette « collaboration », et il
est certain que c'est abusivement que le nom de Lovecraft est associé
à ce film. D'autant que les critiques se sont fait un plaisir de lui attribuer
l'incohérence du scénario.

The Shuttered Room (« Le Grenier hanté », titre belge), « La Malédiction des
Whateley » (titre français), 1966, 99 mn.

Anglais.

Metteur en scène : David Green.

Dans une île côtière de la Nouvelle-Angleterre, Susannah Kelton et son
mari viennent occuper un vieux moulin. La population ne semble composée
que de dégénérés et de maniaques sexuels, préoccupés avant tout de se
défigurer mutuellement et de tentatives de viols. Pour le reste... A part
le climat de dégénérescence et de monomanie sexuelle, qui évoque les
anciennes turpitudes d'Arkham, on ne voit pas ce que le film doit à
Lovecraft.

The Shuttered Room est une histoire écrite par A. Derleth, d'après une
idée de Lovecraft (un de ses thèmes habituels).

La liste des films paralovecraftiens est malaisée à dresser, et ne sera jamais complète. C'est que les critères de choix sont très divers. Il ne s'agit plus, cette fois, de l'adaptation plus ou moins fidèle de nouvelles connues. Il peut y avoir rappel de Lovecraft dans l'inspiration, dans le climat de l'action, ou, plus vaguement encore, dans l'esprit général du film.

Ainsi la série des Quatermass débouche chaque fois, *in fine*, sur une mythologie sans analogie avec celle de Cthulhu, mais dont l'esprit et la ligne générale sont identiques. Il peut y avoir identité de climat comme dans la *Sorcière nue*. Et parfois le film peut ne comporter qu'un plan unique, mais fulgurant et où, durant quelques instants, se concrétise l'univers matériel peint dans les contes.

Ce sont là critères fragiles et subjectifs d'une part, et qui imposent d'avoir vu quasi tous les films fantastiques, de science-fiction ou simplement érotiques.

Les Quatermass.

De cette série nous connaissons trois films étalés sur dix ans.

Le premier, *Le Monstre* (The Quatermass experiment), date de 1955, fut diversement accueilli par la critique visiblement déroutée. Ceux qui attendaient de la science-fiction primaire ou de l'épouvante furent continuellement déçus, car nous ne quittons pas le décor d'un Londres embrumé, que le noir et blanc déshumanisait encore. Mais tout était plongé dans un contexte quotidien.

Un astronef revient d'une exploration spatiale : sur trois cosmonautes deux sont morts, le troisième est contaminé par une curieuse maladie. En fait, il est déjà la proie d'une... chose... une sorte de cancer qui le pousse à absorber de la matière vivante, afin qu'elle puisse se développer. Nous sommes aux antipodes du film de Hawks, *La Chose*, bâti sur un processus semblable. Ici, l'intérêt n'est pas centré sur ceux qui combattent l'être venu d'ailleurs, mais sur celui-ci, sûr l'homme qui se sent dévoré, qui se déshumanise, qui veut retarder ou empêcher l'inéluctable transformation horrifiante qui va le muer en quelque chose qui tient de la pieuvre et de l'étoile de mer.

Le lien avec Lovecraft apparaît à la fois dans la peinture du monstre, qui évoque les formes préférées de l'auteur américain, et dans le comportement du héros.

(Production Hammer. Anglais, 1955. Réalisateur Val Guest. Scénario : Richard Landau, d'après la pièce télévisée de Nigel Keale.)

La Marque ou Terre contre Satellite (1957), nous retrouvons un thème analogue. Le professeur Quatermass, dont le projet est de construire un satellite usine constate que des êtres venus de l'espace sont déjà implantés sur Terre et qu'ils ont leur usine quelque part dans la campagne anglaise. Ce n'est que dans la dernière partie du film, presque à la fin, que nous retrouvons Lovecraft, quand les serres de l'usine se brisent et que surgissent ces formes gélatineuses et géantes. Mais l'inspiration, l'influence, ou le rapprochement, comme on voudra, sont moins sensibles que dans le film précédent.

(Production Hammer. Anglais, 1957. Réalisateur Val Guest. Scénario : Nigel Keale.)

Dans *Les Monstres de l'Espace* (Quatermass and the Pit) les analogies pullulent. On dirait que le scénariste a volontairement cherché ce qui jusqu'ici était purement accidentel, et il en remet, au point que le film en perd son unité et devient passablement obscur.

Durant les travaux de réfection du métro de Londres on découvre, dans la glaise, les restes d'un astronef vieux de plus de cent mille ans. Le professeur Quatermass doit lutter contre les militaires qui ne veulent voir là qu'un V-2 d'un type spécial. Le comportement de Quatermass, dans tout le film, sera celui d'un parfait déséquilibré, il affirme, ne supporte pas la contradiction, exige d'être cru sur parole, même quand il assène des propositions incroyables, bien plus il proclame pour assuré ce qui doit encore être vérifié. Bref, dans tout état normal il y a longtemps qu'on l'aurait aiguillé vers un asile d'aliéné. Et c'est là une des grandes faiblesses de l'œuvre. Car sinon le scénario, quoique trop riche, est intéressant.

D'abord la région où fut trouvé l'astronef passe depuis des centaines d'années pour un lieu maudit, où des formes apparaissent, d'où les hommes fuient. Et quand les scientifiques enquêtent ils sont également submergés par cette peur, par cette angoisse qui monte du sol.

Dans l'astronef se trouvent, d'une part, des squelettes de singes dont les crânes présentent d'énormes protubérances. Quatermass affirme que ce sont là des singes transformés chirurgicalement et qui furent la souche de la race humaine. Et le même astronef enferme les restes de Martiens : des insectes géants, aux allures de démons. Et les démons de la mythologie humaine sont nés du souvenir ancestral de ces monstres.

Finalement, tandis qu'une panique se déchaîne, que les hommes déchainent les pouvoirs mystérieux dont furent dotés leurs ancêtres, dans la nuit une forme lumineuse et floue monte de la région. Elle est faite de l'énergie déchainée et figure vaguement l'image du démon cornu et du mal. Pêle-mêle nous retrouvons les lieux maudits, l'angoisse, les Grands Anciens et le monde de Cthulhu. Et certainement la part de Lovecraft est incomparablement plus grande que dans *The Shattered Room*.

(Anglais, 1967. Réalisateur Roy Baker. Scénario : Nigel Keale.)

La Sorcière nue.

J'ignore tout du réalisateur, de la production, du scénariste de ce film, je sais seulement qu'il est anglais, qu'il dut être produit en 1967. J'ai vu ce film, sur les conseils d'un ami, dans une petite salle qui ne communique ses fiches ni aux journaux ni à la cinémathèque. De plus, le générique fut escamoté. Je dois encore dire que le film fut visiblement tourné avec un micro-budget, caméra à l'épaule qui tanguait à tout instant, et que la direction d'acteurs est totalement inexistante. Je me souviens que la salle partit en fou rire quand, sur la poitrine du noyé, le crucifix montait et descendait selon la respiration du mort.

Il n'empêche que ce film, dont l'action se situe dans un village de la Nouvelle-Angleterre à la fin du siècle dernier, est celui qui nous donne le reflet le plus exact de ce que nous connaissons du monde quotidien qui apparaît chez Lovecraft.

Nous sommes dans un petit village de pêcheurs, à la population usée et dégénérée par les mariages consanguins. Toute l'action se centre autour de deux cousines, Anne et Betty. Anne est une bâtarde, Betty la fille d'une femme sèche et puritaine. Mais Betty hait sa cousine, d'une haine viscérale, elle cherche à lui nuire pour le plaisir de nuire, sans que sa jalousie ait le moindre motif tangible.

Betty a donc décidé de perdre Anne, elle insiste sur le fait que la jeune fille peut être une sorcière dévolue au mal. Il y a vingt ans est-ce que les hommes du village n'entraînaient pas dans les bois leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles, pour les faire danser nues dans la lune, avant l'orgie qui les livrait toutes à tous. La mère de Betty l'évoquera un moment. Elle fut traînée dans les bois malgré sa résistance, elle dut subir tous les amis de son fiancé. Qui sait si le père d'Anne n'est pas un démon. Betty joue une comédie mal jouée : elle prétend qu'Anne veut la corrompre, l'entraîner au mal. Elle ne dit rien, elle procède par un jeu de révélations

tronquées, de semi-aveux, toujours interrompus, comme si la peur d'Anne la muselait. Et, bien entendu, les matrones de l'endroit sont trop heureuses de donner dans le panneau.

Tout ceci est plausible à l'écran, car le village nous est présenté comme une assemblée de dégénérés, et de fait, les têtes qui se succèdent à l'écran sont de nature à le prouver : matrones maintenant respectables, mais qui, jadis, s'abandonnaient dans les sabbats nocturnes, jeunes gens visant à faire le plus de mal possible autour d'eux, à brimer et frapper les faibles, sous la vigilante adoration de leurs mères, Betty et son visage de névropathe vicieuse. Seul l'idiot, muet, qui vit dans les dunes est encore un peu humain. Et, bien entendu, Anne et son fiancé.

Anne s'est donnée à son fiancé, Betty le sait, et agace le chef des pêcheurs pour qu'il emmène le jeune homme en mer, de force, malgré le tabou qui pèse sur l'ainé de la famille. Naturellement le jeune homme meurt noyé, Anne, enceinte, est chassée. Elle accouche dans les dunes, devant la mer, avec la seule assistance de l'idiot. (Et la scène repousse toutes les bornes du ridicule.)

Les voyous du village se plaisent à arroser d'essence les vêtements de l'idiot, et à y mettre le feu. Anne le soigne. Betty les surprend, et elle rapporte le fait aux matrones qui imaginent d'inexprimables horreurs. Au nom de la vertu il faut tuer Anne. Elles enferment la jeune fille dans un sac qu'elles jetteront à la mer. L'idiot prend sa place, Anne trouve place à bord d'un navire, et fuit sans que le village en soit informé.

Betty croit à la mort de sa cousine, comme chacun, elle s'apprête à savourer son triomphe, quand sa mère se met à la plaindre. Maintenant qu'Anne est morte la malédiction va passer sur Betty, c'est elle maintenant dont il faut se garder, elle qui est possédée du mal.

Si le scénario, intelligent, n'a pas de rapport direct avec Lovecraft il n'en va pas de même du climat de la petite société. Ce village ce n'est pas Arkham, c'est Innsmouth avec la faveur et la malédiction de la mer, avec les sabbats dans les collines et la dégénérescence des habitants.

La Vivante Idole.

La Vivante Idole (The Living Idol) est un film de 1957, qui connut une carrière éclair sur les écrans belges (8 jours au mois d'août !). Le scénario rapporte l'envoûtement d'une jeune fille par le dieu jaguar des Mayas, dont la statue est découverte à l'intérieur d'une pyramide à l'occasion des fouilles. Son oncle parviendra à rompre l'envoûtement, mais au prix de sa vie. Ce scénario trouve toute sa force par son imbrication dans une réalité quotidienne. L'auteur n'a pas éprouvé le besoin de nous effrayer avec des apparitions de monstres, tout se passe à l'intérieur des cœurs, et cela suffit.

Et dans ce film qui refuse un certain spectaculaire se trouve le plan le plus étonnant qui soit.

Dans sa tentative de désenvoûtement l'oncle de Debra Paget, James Robertson Justice s'avance dans la nuit tenant un jaguar en laisse. Et soudain un plan nous le découvre en contre-plongée, perdu au centre d'une immense esplanade dallée, et derrière, dormant dans la clarté de la lune des pyramides bizarres, aux angles émoussés, à la surface de moellons irréguliers, ou d'écaillés, on ne sait pas. Tout comme on ignore s'il s'agit de demeures, ou si ce ne sont pas les habitants coniques et géants qui peuplent les villes décrites dans *l'Ombre venue du Temps*... Et jamais l'impression de dépaysement total et d'inquiétude n'a été plus grande, car nous sentons que cela est réel, solide, qu'il ne s'agit pas d'un décor de stuc.

Renseignements pris, il s'agissait de l'université de Mexico.

(T. Métro, américain 1957. Metteur en scène Albert Lévin.)

— A signaler également « Caltiki », de Riccardo Freda (sous le pseudonyme Robert Hampton, « Caltiki, mostro immortale », 1960) dans lequel une entité monstrueuse grossit en dévorant tout (quelques scènes sont intéressantes : première apparition de Caltiki, un temple Maya Souterrain). Climat lovecraftien certes, mais peu développé, malheureusement.

— Aussi « Dark Intruder », d'Harvey Hart (Angleterre), faisant quelques allusions à Azathoth, assez lovecraftien.

(Voir article de J. Ramsey Campbell) — *Cthulhu in Celluloïd* (in Bibliographie).

Jacques Van Herp